

Mère, Fille et Père réel

ses particularités, ses choix, mais aussi ses difficultés propres. Or, c'est de ce père, poursuit-il qu'il est attendu qu'il fasse valoir la loi symbolique, qui est d'abord prohibition de l'inceste, qu'il est attendu qu'il ménage un accès tempéré à la jouissance sexuelle. Puis, il conclut, en disant que c'est parce que l'enfant bute contre le manque de la mère que l'enfant est introduit à la question de sa propre castration.

Je m'intéresse aux conséquences de la carence de la fonction du père réel en tant que représentant la fonction du père symbolique dans la relation mère-fille. C'est à dire au peu de cas que font les mères, actuellement, d'inscrire leur fille dans le champ du désir de l'Autre, dans le malaise dans la civilisation.

Nous assistons, en effet, à une promotion d'un père réel qui serait à la hauteur du père symbolique, un père imaginaire donc, qui laisserait la relation mère-fille se développer du côté non plus du malaise mais du bien-être, de l'émancipation, de l'aise, avec des conséquences ravageantes lorsqu'une de ces jeunes filles se risque tout de même dans la rencontre avec un homme.

Je vais moins prendre la question du côté de la relation mère-fille que du côté de la question que pose le ou la phobique dans son appel à ce que le père réel prenne sa fonction.

Cette question du père réel est une question très difficile et Roland Chemama l'a bien pointé dans son article du dictionnaire Larousse de la psychanalyse où il nous dit : « Appelons, dans un premier temps, père réel, le père réel, celui de la réalité familiale, celui qui a

Dans cette perspective, il faut faire, avec Lacan, une place à part à la notion de père réel. Le père réel est celui qui permet à l'enfant d'avoir accès au désir sexuel...il convient que le père réel puisse faire la preuve qu'il possède l'atout maître, le pénis réel. La mère ne doit être interdite que parce que le père la possède. Si le père de la réalité peut-être dit carent, c'est en tant qu'il ne soutient pas la fonction du père réel pris dans ce sens.

Le père réel est celui qui assume la praticabilité de son incompetence à équivaloir au père symbolique, c'est celui qui veut vivre, et donc toujours est en défaut par rapport au père symbolique, au père mort.

Roland Chemama cite à la fin de son article le séminaire « La relation d'objet » et « les structures freudiennes des psychoses », où Lacan, à propos du petit Hans, met en évidence la carence du père réel pour le petit Hans qui va développer sa phobie, au moment où, pour lui, se découvre le manque de la mère à partir de la naissance de sa sœur Anna et de la découverte de sa jouissance pénienne. Pour Hans s'ouvre la question de la jouissance phallique au lieu du signifiant du manque dans l'Autre.

Le petit Hans, par sa phobie va tenter d'y répondre, en ce sens que la phobie, et c'est ce en quoi elle m'est sympathique, est un appel au père comme signifiant dans la métaphore. Et même si la naïveté du phobique réside dans le

fait qu'il adresse la question « qu'est-ce qu'un père à sa maman », l'à propos du symptôme phobique est de maintenir ouverte la question de la jouissance phallique, et plus que d'autres névroses celle de la sexuaction.

La phobie révèle qu'un sexe sans Nom du Père condamne à vivre dans la sauvagerie du monde animal, à être sans cesse renvoyé à l'Autre bestial à qui il convient de confier la cause de son désir. C'est la fonction du parlêtre, de ne pouvoir atteindre une pacification de l'Autre, que grâce à une castration à laquelle supplée le Nom du Père.

Vous allez me dire, nous en sommes déjà au Nom du Père, qu'est-ce qu'il a à voir avec le père réel dont il est question aujourd'hui ? Eh bien, justement, c'est tout ce qui fait l'actualité de ce séminaire de la relation d'objet, car ce que Lacan met en place dans ce séminaire de la relation d'objet, c'est le manque radical d'objet, dont il poursuivra l'articulation dans ses séminaires suivants et, en particulier, dans les formations de l'inconscient, où il radicalise la formalisation de la métaphore paternelle en tant qu'elle introduit la fonction du phallus dans l'économie subjective. Pour qu'il y ait franchissement dans la métaphore, il est nécessaire que s'effectue l'élimination du signifiant du désir de la mère et nous voyons, à propos du petit Hans, les conséquences du ratage de cette opération, du fait de la carence du père réel.

Du père réel, en tant que Lacan le définit dans ce séminaire, comme celui à qui est effectivement déléguée la fonction saillante, dans le complexe de castration.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que le père réel va prendre en charge de délivrer l'enfant de son engagement, engagement pris dans ce rapport de leurre avec la mère, période indispensable au cours de laquelle un décollement s'introduit dans la découverte qu'il n'est pas tout pour la mère, découverte qu'elle est occupée ailleurs, ou événement plus circonstancié, comme nous le voyons avec le petit Hans, naissance d'une puñée ou surgissement de ses pulsions propres qui viennent ébranler le repérage que l'enfant s'était constitué, en se soutenant comme leurre pour sa mère. C'est là qu'intervient le père réel, qui délivre l'enfant de son engagement, et même lui fait savoir que cet engagement c'est lui-même qui l'a orchestré. C'est cette intervention réelle qui va faire préva-

loir l'ordre symbolique sur l'ordre imaginaire.

Ordre symbolique dont les prémisses étaient déjà en place dans la relation mère-enfant, mais qu'il s'agit d'installer définitivement. Le père réel enlève des mains de l'enfant l'enjeu de la relation en présentifiant au sujet que la mère est possédée.

C'est le père réel qui amène l'enfant à consentir à l'impossibilité propre à la loi du langage, et c'est là que sa carence peut survenir, « mets-toi en colère », « soit jaloux » dit Hans à son père !

Le père réel, c'est le père de l'énonciation et de l'effectuation en tant qu'il parle du lieu de son désir. C'est un père qui n'est jamais à la hauteur du père symbolique et qui inscrit le non-rapport sexuel. C'est dans cet écart entre père réel et père symbolique que nous constituons un père imaginaire qui mettrait le père réel à la hauteur du père symbolique c'est à dire un père imaginaire qui dénie le non-rapport sexuel.

Le père réel est celui qui assume la praticabilité de son incompétence à équivaloir au père symbolique, c'est celui qui veut vivre, et donc toujours est en défaut par rapport au père symbolique, au père mort.

Tout l'intérêt de la phobie dans ce qu'elle nous montre la carence du père réel, c'est à dire sa carence à affirmer la praticabilité de ne pas être à la hauteur du père symbolique et imaginaire ; tout l'intérêt de la phobie, c'est de nous montrer que si le père réel est carent pas moyen d'inscrire le père comme signifiant, le père comme inconscient. Car la phobie consiste dans l'échec du refoulement du signifiant phallique et le symptôme phobique, va consister dans une métaphore où le signifiant père est refoulé. Ce qui témoigne de la carence du père réel, c'est le père éducateur, le père des énoncés et pas de l'énonciation.

Je trouve que c'est cette question de l'articulation du père réel et du père symbolique que met en jeu Almodovar dans le film « Parle avec elle ».

Je lisais l'article dans Epok que vous avez peut-être lu, qui fait la couverture du journal avec « Almodovar en flagrant désir »

Si je vous en parle c'est que dans son dernier film « Parle avec elle », il y a Lydia, la

femme toréador qui est capable d'affronter courageusement six taureaux dans l'arène, et qui a une peur bleue des couleuvres. C'est l'endroit de sa phobie qui la rend humaine, et, c'est du lieu de sa phobie, qu'elle peut rencontrer Marco.

Et Almodovar d'avouer que lui-même a la phobie des couleuvres et qu'« il respecte énormément les gens qui ont des phobies et toutes les manies qui ne peuvent être dominées par la raison »

Vous voyez comment il pointe bien la phobie comme ce qui résiste aux énoncés, à la raison, à la science, et ramène à la différence de l'hystérique, la question du sexe dans son rapport au signifiant.

Je n'ai pas cherché à savoir, dit-il, ce qui a déclenché cette peur incontrôlable chez moi. Avant, je ne supportais même pas de voir une photographie de serpent. Je fuyais les boîtes où c'était la mode de venir avec un boa autour du cou. Maintenant, s'il y a un plan sur un serpent dans un film, il me suffit de me cacher les yeux...

Il ne cherche pas à savoir ce qui a déclenché sa peur, il ne cherche pas d'explication psychologisante à sa phobie dans son film. Il met en jeu la fonction de la parole et du langage et tente de nouer la dimension réelle et symbolique.

« Parle avec elle », titre-t-il, ce qui renvoie bien à cette naïveté du phobique dont je vous parlais et qui pose la question à sa mère : qu'est-ce qu'un père ? Mais cela renvoie aussi à l'importance de la fonction de la parole et du langage.

Benigno, personnage comique par sa nature simple, rappelle que les femmes ont besoin qu'on leur parle, qu'on leur fasse des cadeaux, qu'on s'occupe d'elles.

Et Almodovar de dire, les hommes normaux ne savent pas qu'une femme est sensible à toutes ces attentions, ils ignorent une chose aussi simple que cela ! Mais concède-t-il, s'il est plus facile de comprendre les femmes que les hommes il est plus difficile pour un homme de les accepter. Nos moyens de communications sont de plus en plus performants et nos échanges intimes de plus en plus rares. On entre dans le registre du virtuel...

Almodovar ne cherche pas les raisons de

sa phobie mais met en jeu dans son film, de façon caricaturale, le père réel, celui qui possède la mère, dans tous les actes extravagants de Benigno qui viole, dirait-on de nos jours, une jeune femme dans le coma et la ramène à la vie. Le cinéaste dit s'être inspiré d'un fait divers où, à la morgue, un gardien a violé une jeune défunte et l'a ramenée à la vie. Il était soutenu dans sa prison par les parents de la jeune fille à qui il a rendu la vie. C'est ramener de manière radicale la fonction du père réel.

Ce ne sont pas des viols car tout ceci a lieu avec la parole ; parole adressée à des femmes dans le coma, muettes, comme si les femmes, au bout de compte, se trouvaient dans le coma de ne pas être possédée, dans le sens d'avoir à faire à un homme dans l'énonciation et l'effectuation. On se trouve là, à la frange de ce qui fait vivre ou mourir.

Almodovar dit : « si j'étais dans l'explication psychologique, dans les préjugés, la morale, si je collais à la réalité, j'aurais un point de vue rationnel, semblable à celui d'un juge mais alors je raconterais l'histoire d'un psychopathe, et ce n'est pas ce que je souhaite.

Ce qu'il souhaite, c'est montrer combien la mort est souvent unie au plaisir, c'est la seule façon, dit-il pour que je puisse la comprendre. Parce que, sans le savoir, c'est la perte qu'il tente d'inscrire, la perte qui inaugure toute vie.

Suite à ce qu'il vient de dire concernant la mort et le plaisir, on lui fait remarquer, dans l'article, que l'orgasme, c'est aussi « la petite mort ». Il dit oui, c'est une sensation de perte, de vide ; J'éprouve une même sensation de manque, d'une façon très concrète quand je finis un film. C'est un moment très triste pour moi, une tristesse très palpable, quelque soit le type de film que je viens de finir...je ne sais pas pourquoi cela fait cela.

Certainement que ces films font métaphore pour lui : « J'appartiens à une génération où la moitié des gens que je connaissais, il y a vingt-cinq ans, sont morts ou se sont perdus. Ma vocation m'a sauvé de tous les dangers qui ont frappé ma génération ».

Est-ce que ce n'est pas cela, faire fonctionner le père comme métaphore, le père inconscient ? Lacan nous dit dans les formations de l'inconscient : « le père n'est pas un objet réel dans le complexe d'Œdipe, ni un objet idéal, mais pas non plus seulement un objet symbolique...le père, c'est une métaphore, c'est à dire

un signifiant qui se substitue à un autre signifiant, et ça c'est l'unique ressort du complexe d'Œdipe, c'est un signifiant qui vient se substituer au désir de la mère, c'est à dire au signifiant maternel par excellence . »

Quelles sont les conséquences actuelles de la carence du père réel dans la relation mère-fille ?

Si, comme nous l'avons vu, le père réel, dans son articulation au père symbolique, inscrit radicalement le désir en tant que désir de l'Autre, lorsqu'il est carent, la mission qui était dévolue à la mère dans le cadre de la fonction du Nom du Père change. Elle avait la charge d'initier sa fille au désir de l'Autre, au désir du père, mais pas en tant qu'homme, ce désir là régissait l'économie de la famille. La mère transmettait une structure transmise par le discours de l'Autre et non une connaissance de la chose masculine. Elle introduisait sa fille à une altérité foncièrement inaccessible, le père restant un étranger au désir énigmatique.

Dans ce nouveau processus, la mère est déchargée de sa mission civilisatrice d'initier sa fille au désir de l'Autre et le désir de la mère reste sur le devant de la scène. Plus de rivalité phallique entre la mère et la fille mais une complicité, sans voile, sur le mode des confidences.

De ce lieu-là, pas de raison pour une jeune fille de prendre un homme, il s'agira pour elle d'être autonome, de rechercher le bien-être sans se soucier de son inscription symbolique et sexuelle.

La fonction phallique est présente pourtant, puisque l'agent de sa mise en place, le désir de l'Autre et le manque de la mère vient s'inscrire dans cette promotion de l'autonomie. Mais cette autonomie se fait au détriment non du père, mais de la fonction du Nom Père. Ce ne sont pas des pères dont nous manquons mais des Noms du Père.

Le père qui est ici sollicité est un père imaginaire et réel, non plus le père du désir mais le père surmoïque ou le père de la jouissance, c'est un père qui n'est plus le père du malaise dans la civilisation mais celui qui met à l'aise. C'est un père admirable pour l'amour qu'il peut porter à sa famille grâce à son désengagement du sexe. Mais c'est aussi celui qui met le père

réel à la hauteur du père symbolique et donc rabat le père symbolique à un père réel, et l'on assiste alors, au déchaînement des pulsions non domestiquées par la fonction phallique .

Comme nous le savons, ces relations incestueuses, ces ententes parfaites explosent dans la plus grande sauvagerie.

Je me suis plus particulièrement intéressée, dans le cadre de ce dont j'essaye de parler aujourd'hui, à une clinique qui me semble de plus en plus fréquente, à savoir la carence du père réel comme représentant du père symbolique, et qui concerne des jeunes filles qui viennent consulter parce que la relation incestueuse mère-fille n'a pas marché.

Des jeunes filles qui n'ont pas pu rentrer dans ce que Jean-Paul Hiltbrand à Milan, a appelé la nouvelle alliance mère-fille, l'alliance entre semblables, des jeunes filles qui n'ont pas pu s'allier à leur mère parce que du père il y en a, même s'il est mal disposé, c'est le cas de le dire.

Ce sont des jeunes filles qui vont se trouver dans l'impossibilité de s'identifier ou de s'allier à leur mère, dépressive, triste, auquel le père parle mal, qu'elles trouvent soumises, manquant de courage en supportant ce qu'elles vivent avec leur mari. Ce sont souvent des mères phobiques, « des gnan-gnan qui ont peur des araignées », me dit une patiente. Elles aiment bien leur mère mais leur mère les énerve, elles ne sont pas battantes.

Ce sont des jeunes filles qui vont s'identifier à leur père puisqu'il faut choisir entre les faibles et les forts, ne pas plonger avec leur mère. Il faut « positiver » et cela arrange bien le père cette identification puisque cela ne le confronte pas à la féminité de sa fille, destinée à devenir garçon manqué ou à inscrire la féminité comme mascarade. Elles choisissent le camp des forts et leur père leur propose d'être chef d'entreprise, y a que cela, dit-il, gagner de l'argent, faire comme moi.

Ce sont des jeunes filles qui ont souvent reçu des confidences, des plaintes de la mère à l'égard du père, difficile donc de s'inscrire comme femme si c'est pour devenir comme elle, difficile de s'inscrire dans une rivalité phallique, s'il n'y a pas de rival. La question qui se pose c'est, ou l'une ou l'autre.

Reconnaître le père, c'est tout de suite

prendre la place de la mère, être la femme du père, le père n'ayant pas vraiment de femme. Le père n'en possède aucune, n'en possède pas une, comme nous le disions, car lui aussi va se confier à sa fille concernant son rapport aux femmes.

Là où cela se gâte pour ces jeunes filles c'est dans la rencontre amoureuse, car rencontre amoureuse il y a, le père symbolique n'est pas en fonction, mais il y a du père. Les choses se gâtent car comment reconnaître sa faiblesse, faire partie des faibles, de ceux qui parlent, quand on a toujours essayé de faire plus, et surtout de se taire pour soutenir le couple, pour satisfaire le père.

Comment rentrer dans le monde des faibles, des femmes sans être « une gnan-gnan phobique » et avoir à faire à un homme, si un homme aborde une femme avec les traits pervers du père.

Quand cette question se pose pour elles dans l'analyse elles renoncent souvent au métier du père, acceptent de lui déplaire dans des études qui leur conviennent mieux, toujours du registre soit du père soit de la mère mais moins dans le même. Elles se demandent aussi comment elles doivent s'habiller car c'est tout de suite susciter le désir que de porter une jupe, une invitation, « juste m'habiller n'est-ce pas une provocation? S'habiller, c'est dire qu'on est une

filles, assumer la honte d'être une fille, d'avoir des sentiments?

Ce sont des jeunes filles qui croyaient, disent-elles, que les autres filles étaient comme elles, que leurs aspirations étaient de faire partie d'une élite, pas une élite intellectuelle, pas une élite argentée non plus, une élite de gens connus, pas des rebelles, des gens forts, comme dans les collèges à l'américaine, connus pour leurs performances, le plus fort en tel ou tel sport, en tel ou tel matière, la bande la plus connue.

Ces jeunes filles ont affaire à des parents, dans le meilleur des cas, je dis dans le meilleur des cas, car Jean-Paul Hiltenbrand nous disait que la fonction phallique n'est pas seulement plus prise en compte dans le social mais tend à ne plus être dans la structure, dans ce qu'il appelle la nouvelle alliance.

Là, ce que je décris ce sont des structures où le signifiant phallique y est, mais non refoulé. Et la question que je voulais soulever est la suivante : du fait de la carence de la fonction du père réel en tant que représentant du père symbolique, n'a-t-on pas souvent à faire à des discours où le signifiant phallique n'est pas refoulé, ce qui rend si difficile la possibilité d'une énonciation où pourrait s'entendre la différence des positions sexuées ?